II

LES MANUSCRITS DE CICÉRON DITS *LAGOMARSINIANI*

OU SONT LES COLLATIONS DE LAGOMARSINI?

PAR L. LAURAND

docteur ès lettres

Dans les ouvrages où sont énumérés les principaux manuscrits de Cicéron, l'on rencontre, avec les mots *Parisinus*, *Vaticanus* et bien d'autres, cette appellation plus étrange : *Lagomarsinianus*[1]. Ce qu'est un *Parisinus* ou un *Vaticanus* se devine aisément; mais un *Lagomarsinianus*?

Pour résoudre les difficultés de ce genre, le plus simple est d'ordinaire de recourir au *Companion to classical texts* de Hall. Nous y lisons : « *Lagomarsinianus*, Jérôme Lagomarsini (1698-1773), jésuite, professeur de rhétorique à Florence et ensuite à Rome. Il collationna beaucoup de manuscrits de Cicéron[2] ».

Très bien; mais cela ne nous dit pas où se trouvent ces nombreux manuscrits. Cherchons ailleurs.

Bandini, dans son célèbre catalogue de la Bibliothèque Laurentienne, parle à maintes reprises de Lagomarsini; il l'appelle « *vir doctissimus et in huiusce scriptoris lectione versatissimus*[3] », « *perspicacissimus vir*[4] ». Ce savant jésuite, nous raconte-t-il, avait, pendant plus de douze ans, « avec une incroyable patience[5] », étudié et collationné les manuscrits de Cicéron; il était mort en 1773; Bandini, qui, dans les années suivantes, travaillait au catalogue de la Laurentienne, aurait bien voulu se procurer les collations qui devaient renfermer tant d'indications précieuses. Mais, après de multiples recherches, il n'a pu découvrir qu'un seul cahier, celui qui contenait la description générale des manuscrits

1. Par exemple, Schanz, *Gesch. d. Röm. Lit.*, I, 1[3], p. 241 (§ 141); Martini, *Grundriss*, I, p. 158; Curcio, *Letteratura latina*, II, p. 55, 62, 66, etc.
2. Hall, *Companion*, p. 322-323.
3. A. M. Bandini, *Bibliotheca Leopoldina Laurentiana*, II, Florence, 1792, p. 487.
4. Bandini, *Bibliotheca*, II, p. 488.
5. « *Incredibili patientia* » (Bandini, *Bibliotheca*, II, p. 487).

avec différents détails sur les bibliothèques de Florence et des discussions sur diverses questions critiques[1]; il fait à cet écrit de nombreux emprunts. Mais des collations elles-mêmes, aucune trace.

Elles furent pourtant retrouvées, puisque plusieurs savants les consultèrent : Niebuhr, Zumpt, Ellendt et d'autres encore[2]; elles étaient alors au Collège Romain :

Asservantur enim in Collegio Romano S. I. scripturae discrepantes Lagomarsini manu ex plus septingentis Ciceronis codicibus excerptae in ordinemque redactae[3].

Mais, après une résurrection éphémère, elles semblent avoir une seconde fois disparu : depuis plus de soixante ans, toutes les citations qu'on en fait sont de seconde main, empruntées, en dernière analyse, à Niebuhr, à Zumpt, à quelque autre des érudits d'autrefois. Et pourtant ils n'en avaient étudié qu'une partie restreinte; tout le reste était encore à explorer. Le recueil aurait-il cette fois péri définitivement?

Nous nous le sommes demandé souvent; et, depuis plusieurs années, nous cherchions la réponse à cette question quand, enfin, nous l'avons trouvée, en septembre 1927.

Le manque de catalogue est cause qu'à la Bibliothèque Vaticane bien des trésors inconnus restent encore ensevelis. C'est là que dorment les notes volumineuses de Lagomarsini.

*
* *

Leur cote est : *Vat. Lat.* 11616-11696.

En voici sommairement le contenu :

11616-11646 : Collations proprement dites : variantes recueillies séparément dans divers manuscrits de Cicéron.

11647-11648 : Commentaires, simples résumés d'ouvrages antérieurs : 11647 : Lettres *ad Familiares* d'après Manutius; 11648 : Premiers discours de Cicéron d'après Manutius et le P. de Mérouville; ce dernier travail est daté d'Arezzo, 13 décembre 1723;

1. Bandini, *Bibliotheca*, II, p. 487.
2. Sandys, *History of classical scholarship*, II, p. 378.
3. F. Ellendt, *M. Tulli Ciceronis De Oratore libri tres*. 2 vol. Königsberg, Borntträger, 1840, I, p. VIII.

l'auteur est, dit-il, dans sa vingt-cinquième année. Il étudie et admire Cicéron depuis longtemps déjà.

11649-11696. Nous avons ici l'édition que Lagomarsini avait préparée; dans le texte de Cicéron sont intercalées les variantes avec l'indication des manuscrits auxquels elles sont empruntées : 2, 5, 27, 33, etc.

Des feuilles volantes signalent les difficultés qui se sont présentées quand la copie a été exécutée, les vérifications qui restaient à faire. Plusieurs cahiers détachés, peut-être placés par erreur dans cette série, contiennent des collations particulières. L'ensemble de l'édition forme une masse de papier véritablement impressionnante.

— Mais, nous dit-on, ce n'est là qu'une suite d'énigmes. Que signifient tous ces chiffres, 2, 5, 27, 33? Quels manuscrits désignent-ils?

Des réponses partielles à cette question se trouvent dispersées çà et là : un bon nombre dans le catalogue de Bandini, ou dans les manuscrits eux-mêmes que Lagomarsini a consultés[1]; d'autres sont dues aux savants du XIX^e^ siècle[2]. Mais il reste vrai qu'en général ces références sont aujourd'hui des énigmes. Il faudrait avoir la table de ces sigles.

Au Vatican, il manque un volume, juste le plus important.

*
* *

Mais ne savons-nous pas que Bandini avait trouvé un volume, un seul? D'ordinaire, les manuscrits ne sont pas grands voyageurs; beaucoup séjournent depuis des siècles au lieu où le hasard les a placés jadis. Celui que nous cherchons ne serait-il pas resté à Florence?

Il s'y trouve, en effet, non point à la Laurentienne où l'on serait tenté de le chercher d'abord, mais à la *Biblioteca Marucelliana*, sous la cote B. III. 44.

Même si on n'y lisait pas ce titre : *Lagomasini (sic) recensiones*

1. Exemple : *Laurentianus*, 48, 8, feuillet de garde, recto : *Contuli cum vulgatis diligenter hunc codicem quem in mea Ciceronis editione numero* 8 *designabo. Hieronymus Lagomarsinus e Soc. Jesu. Florentiae, die* 19 *nov.* 1748.

2. De là vient que certains manuscrits connus d'abord par l'intermédiaire de Lagomarsini sont maintenant utilisés directement.

codd. Ciceronis Flor. Biblioth.[1], on n'aurait qu'à l'ouvrir à la première page pour être renseigné : Bandini lui-même nous y raconte qu'il a cherché longtemps les collations de Lagomarsini, mais n'a pu trouver que ce cahier.

D'ailleurs le papier, la reliure, l'écriture, tout indique que nous avons ici le volume qui manque au Vatican. Nous y retrouvons aussi les passages cités dans le catalogue de la Laurentienne, en particulier l'intéressante dissertation prouvant que la *Rhétorique à Hérennius* n'est pas de Cicéron[2].

Avec ce cahier, toute le série vaticane s'éclaire. Le sens des divers chiffres est expliqué; les manuscrits utilisés sont décrits; très souvent même, la cote exacte est indiquée et elle n'a pas varié.

*
* *

Maintenant que l'on sait où se trouvent les collations de Lagomarsini et le volume isolé qui en rend l'utilisation plus aisée, il faudra bien que, tôt ou tard, les philologues reprennent la trace de Niebuhr et viennent visiter à leur tour les vieilles notes longtemps délaissées.

Ce n'est pas qu'il puisse être question de les publier telles quelles. On ne songera pas à jeter sur le marché en temps de crise économique une œuvre immense qui n'a pas trouvé d'imprimeur à une époque où les in-folio sortaient des presses par milliers. Un grand nombre des variantes relevées n'offrent qu'un intérêt minime; elles illustrent seulement l'histoire du texte dans ses détails les plus ténus et risquent, par leur multitude, de cacher celles qui sont vraiment précieuses.

Mais, en les triant, on y trouve des perles. Parfois on y remarque une leçon évidemment excellente; en se reportant au volume de Florence, on constate que le manuscrit où elle se lit n'a pas encore été utilisé; on est invité par là à l'étudier, à lui donner la préférence sur d'autres copies dont on s'était contenté jusqu'ici, tout au moins à lui ouvrir une place dans les apparats critiques.

1. Écrit sur le dos factice en papier qui recouvre en partie la reliure de parchemin. Sur cette dernière, le même titre était écrit correctement, autant qu'on en peut juger par les premiers mots, encore visibles.
2. Fol. 9 verso à fol. 12 verso; cf. Bandini, *Bibliotheca*, II, p. 488-492.

Sans aucun doute, une étude prudente des *Lagomarsiniani* amènera nécessairement à élargir la base des éditions critiques de Cicéron[1].

L. LAURAND.

Novembre 1927.

III

SOCIÉTÉS DE GENS DE LETTRES AU TEMPS DE PLINE

PAR Mlle A. GUILLEMIN

Docteur ès lettres

Je veux essayer dans cette étude, dont les lettres de Pline le Jeune sont l'occasion, de mettre en lumière quelques détails de la vie antique qui, à mon avis, ont été jusqu'ici peu remarqués. J'espère qu'ils pourront éclairer certaines parties de la Correspondance dont on a beaucoup abusé contre son auteur et qui, une fois replacées dans leur cadre, prennent un aspect et un sens tout nouveaux. A force de répéter, ce qui est vrai, que notre civilisation est fille de la civilisation latine, on oublie que cependant deux mille ans bientôt vont les séparer. Les philologues savent combien on se leurre en traduisant un mot latin par le mot français qui lui ressemble ; interpréter les coutumes suivant cette méthode fâcheuse, croire par exemple que dans les relations amicales, la pratique des vertus, les usages de la politesse, rien n'a changé depuis le temps de Cicéron serait aussi une grosse erreur. Les lettres de Pline offrent des documents de premier ordre pour une pareille recherche ; elles ont été tellement exploitées qu'on pourrait craindre de n'y trouver matière qu'à des redites, car quiconque s'est intéressé à l'histoire romaine, depuis Mommsen jusqu'à M. Louis Bertrand, y a puisé à pleines mains. Mais ce ne sont pas

1. Voulant avant tout indiquer sans retard aux philologues cette ressource nouvelle pour l'étude de Cicéron, nous avons laissé de côté ici les questions et discussions de détail ; mais nous devons prévenir qu'on ne trouvera pas « plus de sept cents manuscrits » utilisés par Lagomarsini, comme le croyait Ellendt. Très loin de là. Ce chiffre fantastique vient, sans doute, de ce que certains manuscrits ont été comptés plusieurs fois, suivant les divers ouvrages qu'ils contenaient.